

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre MICHAELIS

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 106-108

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Chronique du Collège

« On ne se lasse pas de regarder le feu », a écrit un romancier. Si l'on avait répété cela à M. Michelet, lors de l'historique incendie du « Château », il serait parti d'un « faut pas dire ça », qui aurait laissé le vilain plaisantin « Grandjean comme devant » (pour parler comme M. Paul Müller). Mais parti, M. Michelet l'était déjà, aussi ardent que Perceval à la quête de son Graal, pour tenter de sauver des griffes du cynique Vulcain, le fruit de plusieurs années de sueur, une thèse encore manuscrite qui devait être quelque part dans sa chambre.

Pendant qu'il encombrait le fluet Boillat de chaussettes et de valises vides, comme, dans leur panique, les passagers du Titanic oublièrent bijoux et argent pour une fourchette ou un réveil-matin — (pour J. P. Berclaz, le choix est décidé d'avance : sa bouteille de Sacnel — rassurez-vous, c'est contre les boutons — qu'il défendra avec sa vivacité habituelle contre tous, même contre Studer et ses bizarres « scottish dances », qu'il nous a rapportées du pays du kilt. Ah ! acné juvénile, quand tu nous tiens...) — on apprenait qu'une bonne âme l'avait mise en lieu sûr. Ouf ! la thèse avait eu chaud.

Ah ! cet incendie, et ses flammes furieuses !...

La première chose que j'en vis, venant de l'Abbaye, fut une superbe machine à coudre, amoureusement posée entre deux choux-fleurs et trois salades. J'en étais encore à me demander quel chanoine pouvait bien passer ses heures de loisir à faire de la broderie de Saint-Gall (M. Joseph Pasquier consacrant tout son temps à de grands tableaux très simples mais incompréhensibles aux profanes...) ou si l'on venait d'instituer un ouvroir afin de monter quelque loto géant, lorsque je fus, comme tout le monde, poussé vers le sinistre. Quelques secondes après je n'étais plus qu'un des innombrables maillons d'une chaîne exemplaire dont les extrémités différaient passablement : alors qu'à l'un des bouts les plus braves luttaient héroïquement contre les éléments, à l'autre des esprits pratiques consultaient fiévreusement les carnets de notes parvenus indemnes jusqu'à eux. — Il est vrai que par précaution la chambre de M. Joseph Pasquier avait été évacuée. — Je crois que dans les bras de cette interminable chaîne ne passèrent que des manuscrits. Tout était manuscrit. Je m'apprêtais à en recevoir le trente-septième, cérémonieusement annoncé par un téléphone sans-fil impeccable, lorsque je résolus l'énigme de la machine à coudre hétéroclite. En fait de précieux parchemins, j'avais dans les mains, pudiquement dissimulés

par un gigantesque caleçon long, quelques centaines de mètres de pur « Prince de Galles » destiné certainement aux habits de clergiman de Mister Fox !...

Par ce tissu et les tonnes qui suivirent — noires cette fois — j'avais appris que le réputé tailleur Frère Aimé, comme me le confirmèrent les journaux, avait son domicile, le malheureux, dans le « Château », objet de la colère des dieux. D'où le tableau surréaliste d'une « Machine à coudre aux choux-fleurs ». Satisfait, j'allais rentrer en étude, lorsque — ô mirage — je vis arriver... les pompiers. A pied, à cheval, en voiture. Personne n'y croyait plus. Avec une dextérité légendaire et une célérité que même les journaux ne pensent plus devoir louer, en quelques jets, ils anéantirent les flammes criminelles avec un naturel déconcertant ! Auparavant, bien sûr, ils durent envoyer l'un des leurs chercher l'extrémité toujours utile de leur lance à incendie...

Mais ensuite, que d'eau, que d'eau !

Tout fut bientôt noyé par le temps et d'autres incidents, bien que parfois encore, dit-on, quelques glou-glou dans les cours de chimie de certain sinistré, rappellent à chacun combien destructives furent les flammes de cet incendie.

Avec Vulcain, Euterpe est à l'honneur ce trimestre. Après le quatuor Petrovitch, dont tout le charme résida dans les œillades très slaves que son dirigeant lança aux jouvencelles du Sacré-Cœur, ce furent les « Trois Ménestrels ». Après plusieurs bis — seules quelques sœurs dont on vit les cornettes trembler nerveusement à plusieurs reprises restèrent muettes — tout le monde rentra au bercail en louant unanimement le trio, exception faite de M. Salina qui connaissait malheureusement déjà toutes les historiettes qui nous furent contées ce soir-là ...

Applaudissons aussi le Directeur de l'Internat, non pour ses historiettes, mais pour une merveilleuse salle de musique, où se retrouvent, au son de Bach, tous les adeptes de cet art. La salle, dotée d'un cendrier et des meilleurs appareils « Hi Fi », connaît une affluence continue.

A relever aussi, toujours dans le même domaine, la discothèque jazzistique de M. Berberat, toujours à l'avant-garde, et qui ainsi, après un concerto de Vivaldi, nous « joue », comme le dirait M. Saudan, un blues de Miles Davis. Heureuse alternative ! Il nous a même « joué », par le truchement des « chaussettes noires », plusieurs twist, et l'on vit aussitôt les Humanistes abandonner Maurice Sève pour les écouter religieusement, se consolant de ne pouvoir les danser.

Les Lycéens, eux, sont plus sérieux, même trop. Ils poussent leur zèle (ou est-ce le spectre de la Matu qui les pousse ?) à tenir d'interminables conférences au sommet dont le thème est très peu scientifique : « A-t-on assez de temps pour travailler ? ». Question évidemment délicate. On devine l'importance de la brochure qui naîtra de ces discussions pratiques et énergiques.

En Rhéto, la tension dramatique, le suspense nécessaire à toute épopée, furent habilement et amplement fournis par M. Joseph Pasquier qui se révéla être un tacticien de première force. A part trois élèves opportunistes et nettement avancés, tout le reste de la classe se console de ne pas avoir eu la moyenne en Math., repêchée qu'elle est par des examens de rachat très courus malgré la taxe unique de trente centimes (militaires, saisonniers, adultes...) déjà baissée de vingt centimes pour assurer le succès à un nouveau lancement de cours de géométrie polycopiés...

Les Moyens, eux, ont la plume plus facile ! Chaque soir, on les retrouve « collés », copiant sans se frapper des textes si longs que les lampes de leur étude, si tardivement allumées, gênèrent tellement Mauron qu'il se leva vers onze heures pour se laver les pieds, de quoi faire diversion...

Mais je cause, je cause... et le train des vacances carnavalesques va partir. Et je ne veux pas le rater.

Traditionnellement : A bon entendeur salut !

Pierre MICHAELIS, Rhéto.